

LE DERNIER FACTEUR

Virginie Paquier

ISBN : 9791035920449

© Virginie Paquier

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Du Même Auteur :

L'ENVERS DES CORPS, Roman

CODE TATTOO, Roman

OFFRE LOGEMENT CONTRE MENUS SERVICES, 3 Volumes,
Roman

*Traduit en Anglais sous le titre : **Laura & Mr Solis, rent-free***

LA JOLIE VIE DE MELANIE, Roman

DEUXIEME ETAGE, RAYON HOMMES, Roman

C'EST COMME CA, PAPA !, Roman

AVANT QU'IL N'EN RESTE RIEN (Leclou N°4), Roman

L'ATELIER DES CŒURS EGARES, Roman

LE CHANT DE LA BAIE (enquête du lieutenant Leclou N°3), Roman

PAGE BLANCHE, Roman

LE SOIGNEUR D'ARBRES (Leclou N°2), Roman

L'AFFAIRE LECLOU (les débuts du lieutenant Leclou N°1), Roman

CEUX DE L'UBAC (enquête du lieutenant Leclou N°5), Roman

OU SCINTILLEMENT LES ROCHES (enquête du lieutenant Leclou N°6),
Roman

FRANCESCA, Roman

**UNE FORMULE VRAIMENT MAGIQUE (enquête du lieutenant
Leclou N°7)**, Roman

LE JEU DE LA ROSE (enquête du lieutenant Leclou N°8), Roman

AVANT PROPOS :

Vous qui me faites le plaisir de lire ce livre, je ne sais pas quel est votre âge.

Si vous êtes né avant mille neuf cent quatre-vingt, vous avez bien connu le temps du facteur, lorsqu'il était le seul moyen de faire parvenir un courrier papier. On l'attendait avec impatience, on adorait ce moment où nos parents nous demandaient de relever le contenu de la boîte aux lettres, plus ou moins décorée, selon qu'on aimait ou pas les fioritures dans la famille. Dans les zones rurales, il était même encore plus attendu, car c'était parfois le seul contact de la journée avec l'extérieur.

Si vous êtes né après cette date, vous avez grandi avec les ordinateurs et la diminution du nombre d'échanges papier. Vous n'écrivez pas de lettres, vous envoyez des messages numériques sur votre ordinateur ou votre téléphone, et le facteur est

attendu seulement ou presque pour des paquets ou des magazines auxquels vous êtes encore abonné, pour quelques temps...

En 2016, on comptait environ soixante-treize mille facteurs en France, contre quatre-vingt-dix mille en 1990. Qu'en sera-t-il d'ici dix ans ? Aura-t-on encore besoin des facteurs ? Que vont-ils devenir, eux comme tous ces métiers de proximité, de relation humaine, qui sont remplacés l'un après l'autre par la technologie et les ordinateurs, très efficaces au demeurant ? Et que va-t-on devenir sans eux ?

Ce sont quelques questions à se poser en lisant cette histoire, qui raconte l'aventure du Dernier Facteur.

CHAPITRE I

Valentin posa sa tasse de café sur le rebord de l'évier, passa un coup d'éponge sur la table, puis lava la cuillère et la tasse, qu'il essuya ensuite d'un geste lent et méticuleux comme il le faisait tous les matins. Tout en caressant la vaisselle avec le chiffon, il regardait machinalement par la fenêtre de l'étage, et observait ce qui se passait dans le ciel. Seul depuis la mort de ses parents dix ans auparavant, et le départ récent de sa dernière petite amie pour cause de meilleure offre amoureuse ailleurs, il tenait tout de même à garder son intérieur parfaitement propre et rangé en permanence. Question d'éducation. Et puis il avait le temps pour ça. Ses yeux dévièrent ensuite vers le calendrier mural suspendu au-dessus du radiateur de la cuisine : trente juin deux mille vingt-sept, mardi. Il allait bientôt avoir trente-cinq ans, dans trois mois précisément.

Il était presque huit heures, la livraison du jour allait arriver, d'ici exactement quarante-six secondes. Il vérifia sa coiffure et sa tenue dans la glace, rentra un

petit coin de col qui n'était pas à sa place, puis enfila sa veste bleue et jaune élimée et presque trouée aux coudes ; on ne lui en fournirait plus d'autre maintenant. C'était le mieux qu'il pouvait faire pour une présentation correcte. Ses chaussures au moins étaient nettes et brillantes, tellement il les avait lustrées la veille, comme chaque lundi, et ses ongles étaient parfaitement taillés et propres. Il était prêt. Il prit une grande inspiration, puis il descendit au rez-de-chaussée de sa petite maison de ville, sortit sur son palier et se posta devant son réceptacle à colis, une sorte de grande plateforme carrée de deux mètres sur trois, à l'abri du vent et de la pluie. Comme tous ses voisins, qu'il ne connaissait pas car chacun vaquait à ses multiples occupations toute la journée et n'avait pas de temps à perdre avec un petit facteur insignifiant comme lui, il devait veiller à maintenir cette plateforme dégagée et accessible à tout moment, sous peine d'amende. A l'heure pile, un engin volant, une sorte de drone jaune et bleu, descendit vers lui en silence et lâcha dans le réceptacle sa cargaison habituelle du mardi ; une simple lettre légère comme une plume, qui se posa délicatement au sol. Le drone aux couleurs de La Poste repartit aussi rapidement qu'il était venu, pour d'autres livraisons. Valentin ramassa la lettre et la glissa dans sa sacoche vide, puis grimpa sur son scooter et démarra aussitôt. Il n'avait pas une seconde à perdre.

La route pour aller livrer la lettre à son destinataire était longue, mais facile car presque toute droite. Ce qui comptait, c'était de rester bien concentré

pour ne pas risquer un accident dans ces rues très encombrées, et surtout de ne pas perdre de temps. Valentin mettait exactement vingt-cinq minutes pour parcourir ce trajet qui l'amenait en bordure extérieure de la ville, lieu de livraison. Sauf lorsqu'il avait le malheur de se retrouver coincé par un autobus ou un accident, ou pire, le jour où le scooter avait eu une panne soudaine qui l'avait immobilisé plus d'une heure. Ce jour-là avait été l'un des plus désagréables de sa vie, et depuis, il vérifiait sa monture de A à Z tous les lundis, et la bichonnait sans cesse pour ne pas que cela se reproduise. On n'est pas un bon facteur si on fait attendre ses clients.

Enfin, on n'est pas LE bon facteur si on fait attendre SON client. Car depuis quelques mois déjà, Valentin était le dernier facteur en activité, et n'avait plus qu'une seule lettre à livrer, une fois par semaine, à une seule personne. Pourquoi ? La faute à tous ces engins volants bien sûr ! Imaginez le coût et la difficulté de gérer toute une armée de facteurs en chair et en os, et ensuite, imaginez l'efficacité de ces machines téléguidées, jamais déprimées, remplaçables et interchangeable, muettes et corvéables à merci nuit et jour. Vous voyez le topo ? Evidemment, cela faisait des années que ça pendait au nez de tous les facteurs du pays, et ils savaient bien comment ça finirait. Valentin travaillait depuis ses dix-neuf ans et il en avait vu des changements à La Poste, ces dernières années, comme tous ses confrères. Depuis dix ans, c'était la bérézina. Chaque année, La Poste supprimait plusieurs centaines

d'affectations dans plusieurs régions, puisqu'il n'y avait plus grand-chose à transporter. Et récemment, l'avènement des drones était venu porter le coup fatal, ces machines prenant en charge les rares lettres et tous les colis transportables par ce biais. Les paquets plus lourds étaient transportés sur des systèmes roulant, voire sous-marins. Tous ses anciens collègues étaient partis à la retraite ou avaient été affectés à la vente de services, à la maintenance des drones —quelle ironie ! Devoir bichonner ceux qui vous ont pris votre travail !-, à des tâches de tri ou de supervision, selon leurs compétences. Il ne restait plus que lui, et pour pas très longtemps. Quelques semaines, quelques mois peut-être. C'était une question d'opportunité, comme ils disaient au siège ; dès qu'un emploi de reclassement dans ses cordes se présenterait, il serait pour lui et les drones se chargeraient de livrer cette lettre du mardi à son destinataire. Cette perspective, c'était comme un couperet au-dessus de sa tête.

En attendant, il avait obtenu, à force d'insistance et grâce à son ancienneté et ses états de services impeccables, la permission de continuer à recevoir la lettre chez lui et de l'apporter lui-même, afin de se maintenir en activité et ne pas être payé à ne rien faire, ce qu'il aurait difficilement supporté. D'autant que le destinataire avait horreur des drones, et s'était rendu plusieurs fois à la direction de La Poste malgré son grand âge pour aller dire que tant qu'il était vivant, il ne laisserait pas une machine infernale lui jeter son

courrier sans un mot, sans un sourire, sans une poignée de mains, sans la moindre once d'humanité.

Ouf ! Vingt-cinq minutes pile et il arrivait tout juste chez le vieux monsieur, dans une petite maison éloignée de tout, avec très peu de voisins. Mission accomplie dans les règles de l'Art. Car pour Valentin, c'était un art de livrer le courrier ; il fallait respecter l'objet écrit, préparé par une personne qui comptait sur lui pour le transmettre en bon état. C'étaient parfois des lettres anodines, mais parfois aussi des missives très travaillées, ou qui pouvaient contenir des messages très importants pour les personnes concernées ; une naissance, un mariage, un décès aussi, ou une rupture, une lettre d'amour...

Justement, la seule restant encore à livrer en était une, de ces lettres d'amour. En tout cas, cela y ressemblait fortement car tous les ingrédients de la romance y étaient visibles, de l'écriture un peu ronde à la marque de rouge à lèvres au dos -toujours le même ton de rouge-, et jusqu'au parfum délicat et discret. Depuis trois ans que Valentin transportait ce courrier, il avait eu le temps de s'habituer à ces marques particulières, qui indiquaient que c'était toujours la même expéditrice, une femme, amoureuse sans doute du vieux monsieur. Qui ? Pourquoi ? Comment ? Il n'en savait rien car il n'avait jamais osé lui demander. Pourtant, il avait quatre-vingt-six ans, ce fameux Pierre, et toujours une admiratrice ! En tout cas c'était l'âge qu'il avait récemment revendiqué auprès du jeune

homme, tout en ouvrant une bouteille de champagne pour fêter ça avec lui.

Le facteur était arrivé devant la clôture, où il avait accroché son scooter, pour ensuite entrer dans le jardin comme à son habitude. C'était le meilleur moment de la journée, et même le meilleur de la semaine. Depuis trois ans, le rituel était immuable : à huit heures vingt-cinq, heure d'arrivée de Valentin, le vieil homme sortait sur son palier pour l'attendre. Dès qu'il le voyait, son visage s'éclairait comme par magie, diffusant vers le jeune homme une onde de chaleur et de satisfaction incroyable, puis, après un bonjour inspiré et généreux, chacun s'avavançait vers l'autre dans un élan partagé que rien, ni la pluie, ni le vent, ni l'orage ne pouvaient arrêter. Arrivés à hauteur, le vieux tendait le bras pour prendre la lettre, moment d'apothéose de cet échange tant désiré, comme un lien que seule la présence de l'objet justifiait, tenu une fraction de seconde en même temps par les deux mains complices. C'était à ce moment précis que la chaleur passait le mieux de l'un à l'autre. Enfin, Pierre, dans un élan d'inspiration théâtrale, portait la lettre à ses lèvres en fermant les yeux, pour l'embrasser et la respirer, causant chez son partenaire une émotion intense qui l'envahissait comme une vague bienfaisante. Puis, après quelques secondes, il la glissait dans une poche intérieure de sa veste, contre son cœur. Déjà, Valentin n'était plus dans la boucle, son rôle était terminé, sa mission accomplie, mais il pouvait reporter son impatience de revivre ce moment sur le mardi d'après.

— Venez boire un coup, petit !

A chaque fois, après l'échange presque sacré, Pierre invitait Valentin à venir boire un petit coup à l'intérieur. A cette heure-là, il n'était pas question d'un verre de blanc mais d'un café ou d'un jus de fruits. Pour rien au monde le jeune homme n'aurait refusé la proposition, seule occasion de rester un peu avec lui. A part avec ses collègues de travail et quelques commerçants de son quartier, il n'avait pas beaucoup de relations avec qui échanger, et cette bulle d'air était la bienvenue. Non pas que le vieux monsieur soit bavard mais au moins, il avait le temps. Ils prirent chacun une chaise et Pierre servit un jus d'orange à Valentin, dans un joli verre de cristal.

— J'ai ces verres depuis mon mariage, et ma femme les aimait beaucoup. Si je ne m'en sers pas de temps en temps, j'ai l'impression de la perdre encore une fois. Nous aurions eu des enfants, j'aurais pu leur laisser en souvenir, mais malheureusement...

Pierre disait souvent cela, et c'est ce qui avait permis à Valentin de savoir qu'il avait été marié, sans enfants, et qu'il aimait certainement sa femme. Mais il avait dû la perdre il y avait longtemps, car sinon, qui

était cette mystérieuse personne qui lui écrivait régulièrement des lettres d'amour ? Ils buvaient lentement, sans rien dire, ils n'en avaient pas besoin. Tous les deux étaient pareils : taiseux, plutôt à l'écoute des autres que d'eux-mêmes. Valentin ne se serait jamais permis de poser des questions à son client préféré sur sa vie, ni de lui parler de la sienne, mais lorsque le vieux monsieur voulait bien lui causer un peu, c'était comme une cerise de plus sur le gâteau. Pourtant il aurait bien voulu savoir certaines choses, et en particulier si lui aussi écrivait en retour toutes les semaines à sa mystérieuse correspondante, et qui elle était, s'il la voyait parfois, s'ils se téléphonaient aussi...

Ainsi, il avait seulement appris au cours de ces trois années de rendez-vous hebdomadaire que Pierre était un ancien tailleur de ... pierres, qui avait travaillé à la réfection de monuments anciens toute sa vie, dans plusieurs pays. A quatre-vingt-six ans, il souffrait de nombreuses douleurs aux membres, dues à la pénibilité de son métier, qu'il avait adoré pourtant. Il parvenait tout juste à faire le minimum de mouvements nécessaires à son quotidien, et passait le plus clair de son temps assis ou couché. Il devait certainement se faire livrer ses courses par une voisine ou une personne généreuse des environs, se faire coiffer à domicile... A part cela, sa seule visite ou presque, c'était celle du facteur, et c'est aussi pour cela que Valentin avait tenu absolument à continuer à le livrer et ne voulait jamais le faire attendre. Evidemment, Pierre n'était pas homme à

se laisser enfermer dans une maison de retraite, il préférait finir sa vie chez lui.

Cela, c'était le second couperet au-dessus de la tête de Valentin : la disparition de son client, ou même celle de sa correspondante d'ailleurs, si jamais par malheur elle était aussi âgée que lui. C'était comme une guillotine à double, non, à triple lame qui menaçait de tomber sur lui à tout moment ; un poste qui se libère pour lui au dépôt, Pierre qui meurt, ou l'expéditrice des lettres qui meurt. Dans l'un ou l'autre de ces trois cas, c'en était fini du métier de facteur, et de sa seule raison de vivre. Il valait mieux qu'il n'y pense pas, ça le rendait terriblement nerveux et angoissé.

Après le jus d'orange dans la cuisine, le vieil homme demandait à Valentin de l'aider à se lever pour aller faire quelques pas au jardin, peut-être les seuls de la journée à l'extérieur. Toujours en silence, il prenait son bras, et tous deux sortaient par la porte de derrière, pour arriver dans le petit espace vert de quatre mètres sur six, qui avait dû être un potager du temps où il pouvait encore s'en occuper. Maintenant, c'était seulement un coin de terre à l'abandon, avec des mauvaises herbes et des dalles cassées en guise d'allée, sans clôture. Ils allaient jusqu'au bout d'un pas lent, puis continuaient un peu pour s'avancer dans le champ contigu au milieu duquel un petit étang abandonné offrait toujours le spectacle d'un oiseau virevoltant ou de reflets mouvants au soleil. Mais Pierre était vite fatigué et demandait souvent à rebrousser chemin avant qu'ils n'arrivent au bord de l'eau. Ils rentraient donc, bras dessus-bras

dessous, et s'asseyaient encore quelques minutes dans la cuisine avant que Valentin, qui ne voulait pas importuner ni fatiguer le vieil homme plus que nécessaire, ne se lève pour partir.

— A mardi, Pierre !

— A mardi Valentin, merci.

Le jeune homme sortait, refermait derrière lui, et remontait sur son scooter pour rentrer. Il aurait bien aimé rester plus longtemps, mais son métier n'était pas de tenir compagnie à son client, seulement de lui livrer sa lettre. C'est pour cela qu'il était payé par La Poste. Et puis, le vieux monsieur ne le lui avait jamais demandé.

Sur le chemin du retour, Valentin s'arrêtait pour acheter de quoi manger, souvent des œufs, du fromage, des choses très simples qui ne demandaient pas beaucoup de cuisine. Il rangeait tout ça dans sa sacoche de facteur et passait par le parc, coupant le moteur et poussant son scooter, pour profiter des belles allées et parterres de fleurs bien entretenus, avant de rentrer chez lui. Le reste du temps, il était censé se présenter chaque jour à La Poste pour valider sa présence, vu qu'il n'avait rien d'autre à faire. Là, il discutait un peu avec ses collègues du dépôt ou du service commercial, se rendait à la maintenance s'il avait besoin d'une pièce pour son engin, et ensuite, allait se promener ou faire le plein d'essence avant de rentrer à nouveau. Chez lui,

dans la maison sur deux niveaux qu'il louait depuis de nombreuses années, il passait le temps en nettoyant, lustrant, biquant, et tout était toujours nickel. Il bichonnait sa monture, ses tenues usées, son linge de maison, et aimait ensuite s'asseoir pour regarder le résultat de ses efforts. Ainsi, il préservait un certain équilibre, dans un semblant de vie normale. Lorsqu'il vivait avec sa dernière petite amie, Sally, il y a un an et demi encore, tous deux partageaient les tâches ménagères, se promenaient ensemble, et le facteur avait encore quelques lettres à distribuer. Lorsqu'elle l'avait quitté pour un de leurs amis communs, il avait dû reprendre ses habitudes de célibataire et il se débrouillait, il maintenait son bateau à flot, bon an mal an.

Un mardi matin pourtant, les choses ne se déroulèrent absolument pas comme prévu.

CHAPITRE II

Ce mardi matin-là, à sept heures cinquante-sept, Valentin enfila sa veste bleue et jaune et n'avait plus qu'à descendre pour attendre l'arrivée du courrier. L'excitation était déjà bien présente, la concentration à son maximum pour un nouveau rendez-vous préparé et attendu depuis une semaine exactement. Devant le réceptacle, il trépignait, prêt à ramasser la lettre habituelle, sauter sur son scooter et filer chez Pierre. Sept heures cinquante-neuf, le drone allait arriver. Huit heures, Valentin fut distrait par un grand bruit derrière lui et se retourna en sursautant ; c'était le voisin qui venait de heurter son mur de clôture avec sa voiture. Il sortit de son véhicule abîmé en râlant que ce muret n'aurait jamais dû être construit de cette façon, car il ne pouvait pas manœuvrer. Valentin eut un moment d'hésitation, et s'avança vers lui, puis s'arrêta malgré les invectives du bonhomme. Il n'avait pas le temps de s'en occuper tout de suite, il verrait ça plus tard. Il se repositionna face au réceptacle, et ne vit pas de lettre, ni

le drone. Il scruta avec application le ciel, encombré de plusieurs machines appartenant à d'autres sociétés de livraison, mais aucune aux couleurs de La Poste. Huit heures deux, toujours rien, la situation devenait inquiétante. Huit heures quatre, cette fois, il fallait réagir, son client allait se retrouver à attendre pendant plusieurs minutes, c'était inacceptable.

Le facteur attrapa le terminal électronique accroché à sa ceinture, y entra frénétiquement son code d'accès, puis cliqua sur le seul nom de client qui apparaissait dans la liste. Une lettre était bien prévue, pour ce mardi, elle aurait dû être livrée à huit heures, comme toujours. D'ailleurs, elle était déjà cochée comme soldée. Pourtant, il n'y avait rien sur le sol, rien du tout. Il se mit à chercher partout, avec angoisse ; dans l'herbe autour du réceptacle, dans la haie, et même dans la rue, mais sans succès. Cela n'était jamais arrivé avant, le système était quasiment infaillible, tout était informatisé et si le terminal disait que c'était livré, c'était livré. La panique envahit tout le corps de Valentin, qui ne savait plus comment faire pour arrêter le temps. Déposer une réclamation tout de suite ne lui amènerait pas la lettre, aller à La Poste, c'était trop long et absolument pas sûr en termes de résultats, les recherches pouvaient prendre plusieurs jours en vain. Alors que faire ? Il était huit heures neuf, il savait qu'il serait déjà bien en retard. Pourtant, il était hors de question de ne pas aller chez Pierre, et hors de question d'y aller les mains vides. A cours de solution, seul et sans assistance, l'affolement lui fit prendre une décision

d'urgence ; il allait reconstituer une enveloppe telle qu'il les recevait depuis trois ans, de mémoire, avec tout ce qui l'agrémentait, la marque de rouge, le parfum... Il fallait qu'il ait quelque chose à apporter, c'était une question de survie. Pour cela, il avait besoin de deux heures de temps, pas plus. Il pouvait appeler son client et lui dire qu'exceptionnellement, il ne pourrait pas passer à huit heures vingt-cinq, mais qu'il viendrait à dix heures vingt-cinq, en expliquant qu'il avait une panne de scooter. C'était un crève-cœur pour le jeune homme qui se faisait un devoir moral d'être ponctuel, mais c'était mieux que rien. Il attendait ce rendez-vous depuis une semaine, il ne pouvait pas le manquer.

Il téléphona donc au vieil homme, avec qui il prit toutes les précautions pour annoncer son retard et le rassurer, laissant paraître sans le vouloir de la souffrance dans sa voix, une sorte de déception de lui-même. Puis il remonta chercher dans son stock personnel un modèle d'enveloppe identique à celui qu'il recevait habituellement, qu'il prit en double par précaution, enfourcha son engin, et fila vers le centre-ville pour se rendre le plus tôt possible à la parfumerie, en espérant qu'elle ouvre bien à huit heures trente. Il essaya de se calmer pendant la conduite, en se disant qu'un accident le ralentirait bien plus encore, et arriva à huit heures vingt-sept devant la boutique. Il gara son scooter, les horaires indiquaient bien une ouverture dans trois minutes, il fallait patienter. Pendant ce temps, Valentin se remémorait l'odeur du parfum, la couleur

du rouge à lèvres, l'écriture, le modèle de l'enveloppe, pour être sûr. Cela faisait trois ans qu'il tenait chaque semaine dans ses mains une lettre identique, il avait parfaitement ces caractéristiques en tête. Mince ! le timbre et le cachet de la poste ! La lettre venait de Limoges, la ville voisine de moins de deux cents kilomètres, cela il le savait car c'était marqué dessus, et le timbre était toujours un modèle courant, il en avait sur lui. Mais il ne pourrait pas imiter le cachet apposé dessus par les services postaux. Tant pis, il arrivait – rarement, mais quand même-, que certaines lettres échappent à ce tamponnage, donc ce ne serait pas quelque chose de remarquable.

Huit heures vingt-neuf, la boutique allait ouvrir dans une minute, ce qui lui laissait le temps d'être à l'heure annoncée chez Pierre. Pendant ce délai de réflexion, le facteur sentait pourtant le doute l'envahir progressivement. Même s'il parvenait à réunir tous les éléments pour imiter le courrier habituel, la lettre serait vide.

Une lettre vide, voilà ce qu'il s'apprêtait à apporter à son unique client, ce jour-là. Était-ce bien sérieux ? Pouvait-on raisonnablement penser que Pierre allait croire que son amie lui envoyait un courrier vide ? Outre le fait que c'était malhonnête vis-à-vis de lui, c'était vraiment ridicule, oui, mais il n'avait pas le choix, comme pour ces choses qu'on fait en se disant qu'on a tort, comme lorsqu'il avait crié à sa copine qui le quittait, alors qu'elle partait sans se retourner, qu'il l'aimerait toujours. Au pire, Pierre croirait que sa

correspondante avait fait une erreur de manipulation et oublié de glisser son feuillet dans l'enveloppe. Huit heures trente, le magasin levait son rideau et ouvrait ses portes. Valentin se précipita à l'intérieur, à la grande surprise de la vendeuse, peu habituée à tant d'empressement pour ses produits de luxe. La difficulté, c'était le temps, car il n'avait qu'une heure environ pour trouver le rouge et le parfum qu'il avait en tête.

- Je peux vous aider Monsieur ?
- Je crains que non, je cherche un parfum dont je connais l'odeur mais pas le nom, et un rouge à lèvres dont je connais seulement la couleur. Et je suis pressé.
- Ah, d'accord ! Et ce parfum, vous pouvez me le décrire ?
- Léger, floral je crois, un fond d'agrumes...
- Je vais voir ça. En attendant, voulez-vous voir les rouges à lèvres ? C'est quel ton ?
- Un rouge un peu foncé, qui tire sur le bordeaux.
- Comme ceux-là ?
- Attendez, je vais regarder, oui.
- Je vais vous chercher des parfums qui correspondent à ce que vous m'avez décrit pendant ce temps. Je reviens.

Valentin regardait tous les rouges l'un après l'autre, en essayant de les associer à son souvenir. Il était contracté par le stress, et perdait un peu ses moyens, manipulant plusieurs fois les mêmes tubes, se perdant dans les couleurs. Enfin, il finit par trouver exactement celui qu'il cherchait, et leva le bras en signe de succès. La vendeuse arrivait justement avec un panier contenant plusieurs testeurs de parfum.

— Je l'ai !

— Ah ! Vous avez trouvé, c'est bien. Alors voici une sélection de parfums. Je vous propose de les sentir, tenez.

Valentin avait déjà acheté du parfum pour sa petite amie, il savait bien qu'on utilisait ces petites baguettes de papier cartonné pour tester. Il était le seul client de la boutique, et la vendeuse ne le quittait pas des yeux. Quelqu'un qui sait aussi précisément ce qu'il veut, un homme qui plus est, ce n'est pas commun. D'habitude, les hommes qui se présentaient ici cherchaient quelque chose à offrir à une femme, leur épouse, leur mère, leur sœur ou une amie, et s'en remettaient souvent à elle ou à ses collègues. Mais celui-ci semblait vraiment avoir une idée exacte de ce qu'il cherchait, et il fallait juste lui faciliter la tâche. Elle lui passait donc les papiers testeurs, il aspergeait de parfum, puis il sentait rapidement, et reposait dans le panier en disant « non », et ainsi de suite.